

Jouir sans mensonge et sans anxiété



Édouard Manet – *Un bar aux Folies Bergères*

Sébastien Lecassennoix

À vive allure, un alien bondit hors de la rame, porté en avant par ses talons. Par ses fines narines, sans qu'on n'en jure rien au premier coup d'œil, largement dilatées ; par ces deux conduits d'aération qu'aspirent l'air vers les poumons qui le brassent et l'expirent, l'alien *expurge* le Temps des malheurs dont on l'accable. Plus encore : de son souffle, il s'intercale dans l'air libre.

Du côté opposé où il se trouve, sa démarche paraît bancal, un peu vague. On se demande quand est-ce qu'il va choir. Si on se moque alors dans la rame du métro ! J'entends la rumeur des Gangsters (qui se seraient emparés de toutes les ressources du langage) prétendre que l'alien aurait un coup dans le nez. Le gage ? La lenteur de leur esprit : de s'entendre de travers, ils se font du tort – aussi l'alien ne réagit-il pas à l'insulte dont on se gausse. Cette voie courbée qu'il suit d'avoir, entre autres, lu Céline, échappe à la normalisation des phrases – qui leur ôte toute efficacité. Il ne perd plus de temps, depuis longtemps, à se justifier du malentendu à son encontre : il s'en extrait d'un bond, puis tend *l'autre joue* – par laquelle il considère le mal, d'un *autre œil*. Son corps intelligible se formule d'une manière inimaginable. Aucune pulsion inconsciente ne s'y peut fixer. La libido de l'alien est extrême. Il prête l'oreille, et jouit par-là de son corps de texte, qui respire.

Vers cette aire disponible au jeu, les phrases lésées, blessées dans leur orgueil, viennent se recueillir et confier leur secret. En quelle charmante

compagnie se trouve ce corps ! De leur inspirer confiance, l'alien peut toucher les phrases, les soigner, les chérir. Avec mille précautions, il les libère des liens qui les rattachent à la Cause désuète des Gangsters. Elles le remercient amplement. Ensemble, *ils rompent le pain*. L'alien connaît maintenant et chante les paroles en rythme avec le Temps.

Tandis qu'ils s'accordent un second souffle, les Gangsters maudissent cet extraterrestre et disent tous qu'il ne manque pas d'air. Pour autant ils n'ont pas les moyens de le faire déchanter, car on ne sait finalement pas de quoi il a l'air... A l'instar du Christ, le solstice d'hiver l'a vu naître : à ce tournant du temps qui rend la nuit moins pesante.

Le mois de mars s'entame juste quand je le vois bondir et m'emporter à sa suite. Je m'en approche de plus en plus, mais quelque chose m'empêche de pouvoir le saisir et l'aborder. Une auréole l'entoure, dans la lumière de laquelle meurent et renaissent les phrases inspirées. Par une étrange opération, les phrases perdent d'abord leurs lettres, s'effilochent, se décomplètent. Dans la soupe alphabétique nouvellement formée, l'ensemble complète l'ensemble, et les phrases se reprennent à neuf. Elles n'avaient plus aucun privilège, elles regagnent leur noblesse.

Je crois mieux percevoir cette reformulation lumineuse et anarchique des choses en plissant des yeux, mais impossible de la regarder à l'œil nu sans rater ce qu'elle montre. L'auréole me repousse en mon for intérieur, où je me perds de vue et commence à saisir la signification, et l'enjeu, d'une révolution

déconcrétisée. Cette lumière révèle en mes ténèbres un insoupçonné point de clarté qui fixe mon regard (d'ordinaire si baladeur), et élargit mon champ de vision. J'aperçois, sous l'ombre d'un doute, un passage ne menant nulle part ailleurs qu'au point d'interrogation de ma présence ici sur Terre (de laquelle, jusqu'à présent, on se fichait éperdument en apposant à côté de mon nom une croix, dont je trace aujourd'hui dans l'air au-devant de mon corps le signe, pour me prémunir d'une mise en terre prématurée.) Ma pensée appuie sur ce point pour se remettre en cause, et s'étendre encore.

Je croyais n'être rien, je constate qu'une voix, en moi, résiste à l'anéantissement de mon corps, depuis le début ! Il m'a fallu du temps pour bien la recevoir. Je croyais devoir céder le *pas* de mon désir à mon déplaisir (soit de vivre à la manière des Gangsters, qui réduisent à rien mon désir, seulement parce que moi-même je n'arrivais pas à me prononcer en sa faveur), et me trouvais tout simplement *niais*. Mais la solitude ne m'a jamais abandonné, ni ne m'a jamais laissé le choix, si bien que j'ai dérogé à l'abus de pouvoir des Gangsters – loin d'eux, je pouvais enfin parler en mon nom, loin d'eux, je commençais à compter. Je ne trouvais ma voix parmi eux, et, malgré la bonne volonté que je mettais à l'y chercher, je restai à l'abri de tous les groupuscules en étant chaque fois le seul représentant de mon côté. J'en avais un peu l'apparence, sans appartenir au groupe de référence. Pour le dire franchement, je suis un indésirable, et quelque part, évidemment, je m'en réjouis – sans quoi cela serait dénué de sens.

En surface, les Gangsters me réclament des leurs et me font front. La lumière est une source de visibilité extérieure qui masque les ténèbres intérieures. Ce qu'ils me disent ? Rien qui vaille : tout a été découvert, exploré, inventé. Ce qu'il reste de disponible est minuscule ou gigantesque – bref, insignifiant. « On n'a plus aucune marge de manœuvre. » Et pourtant, ils m'attendent à la sortie du métro. Ils ne voient même pas qui je suis. L'alien, ils l'ont laissé passer, et ils me voient dans la lune, aussi agitent-ils leurs mains devant ma figure sans qu'ils puissent se raccrocher à moi. Ils finissent par *capter* mon regard et me distraire. L'alien s'éloigne par une allée sous les marronniers : j'essaye de suivre sa progression en m'appuyant sur la pointe des pieds pour dépasser les têtes massées des Gangsters, mais ils m'approchent en murmurant sournoisement qu'il n'y a rien derrière eux. Ils me ré-enferment dans la Bastille de mon corps. « Faut qu'on vive une fois pour toutes ! Rejoins les Universitaires pour leur dernière année d'étude ! » Je ne veux pas m'unir pour l'enterrement de ma parole ! Ils m'acclament pour m'encourager (Eddie ! Eddie !), me soulèvent et me retournent sur le dos (Eddie ! Eddie !), me portent à bout de bras vers les grilles de la Faculté, placées sous haute surveillance. Oh mais je ne veux pas cesser d'étudier, je commence à peine ! Je me dégage du cortège et tombe dans l'obscurité. L'alien n'est plus là. Je n'en continue pas moins d'avancer dans la nuit, sans en voir le bout. Je prends le train, pour accélérer les choses, vers Paris, car l'allée des marronniers y mène, je l'ai reconnue. J'irai consulter l'alien, lui seul peut m'aider à y voir clair – je place en lui tous mes espoirs.

La lumière irradie la saleté des souterrains de Paris. J'entends toutes les horreurs propagées par les publicités dans le métro. Je dégringole dans le vide – tout ceci ne concerne pas, et pourtant elles en ont aussi pour moi. Elles me tentent mais ça ne prend pas. Je me précipite hors du métro, après deux stations, et déambule dans les rues de la capitale. Je parviens à me reprendre au cimetière du Montparnasse. Je me dis que la mort est un point de passage. Il y a des mots sur la tombe de Cioran. Je me repose aussi devant lui, je ferme les yeux, puis les rouvre : je suis à ma place.

Plus loin, vers le Luxembourg, l'alien, en face de moi, tout ouïe. *Je m'entends avec lui.* J'entends mon corps se vivre dans le réel. Par son écoute, des choses nouvelles apparaissent – le masque de la *dépression* se révèle tel, presque comique. Ma voix se fraye un passage dans le corps qui lui permet de mieux recevoir sa parole, sans plus chercher à s'en débarrasser sur le dos des choses et des autres. Le corps mal animé, faisant des prouesses techniques l'amenant à pouvoir dévaster le monde, n'aspire qu'au repos et use de sa force physique de manière à ne plus s'émouvoir de rien. Quoiqu'il fasse, il se révèle alors Partisan du Moindre Effort. « Il en reste à ses réflexes premiers et morbides : son repos, si convoité, n'est qu'un court répit. Jamais la science anatomiste n'expliquera la vie par des chaînes de conditionnement du corps. L'usinage n'est pas le secret de la multiplication des hommes qu'enjoint Dieu à Adam. Dans sa chute sur Terre, pétrifié, il n'a su retrouver, par sa parole elle-même, l'accès au Ciel. Or la vie descend de là-haut, comme un cadeau : rien ne

sert de vouloir y remonter sans perdre son temps, puisqu'on redescend aussitôt ici-bas. Mais bien reçue, elle décongestionne le corps humain. La vie défraye la nécrologie. Aussi le corps pétrifié la vit-il sur le mode de la détresse. Depuis six mille ans, par le biais de la Parole, dit la Bible, la vie distingue le corps humain, l'anoblit et le console. Sans elle, aucune prouesse possible – car elle comprend ce qu'elle dit. Elle dénude le corps dans sa paresse originelle : ses désirs font désordre et le corps passe ces ordres, comme il peut (d'abord de manière informe), aux autres. Saint Augustin décrit très bien cette raideur première de l'homme qui se décharge de la sollicitude de la parole, la vit comme une malédiction, et se répand, se confond en excuses devant un Dieu qu'il idolâtre, et passe son temps à jouer la comédie. L'homme est un iconoclaste furieux, pour reprendre Céline. La parole le presse de se reposer, lui entend qu'elle désire le perdre en lui-même, quand il y a tant de choses à découvrir dehors. S'il se repose, tout va passer sans lui, et il sera en retard, croit-il. Ainsi la parole, donc la vie, n'a pas lieu d'être chez le Partisan du Moindre Effort, travaillant pour les plus brefs délais. Il n'a pas le temps de la laisser s'énoncer en lui-même, et d'articuler son corps. Le Partisan ne se laisse pas traverser par la parole : il la détourne à son profit (qui n'est pas son intérêt), et la dépense à outrance. Aussi celui qui perfore sa caboche réalise-t-il le casse du siècle ! — Mais alors, demandé-je, la folie se déclare contre le réalisme social ? — Exactement, peu importe dans quel sens vous l'entendez. Et il ne sert à rien, d'ailleurs, de bourrer le crâne de substances coercitives pour taire la parole. Antonin Artaud a prouvé

mille fois qu'elle peut contrecarrer l'acharnement thérapeutique humain. Quoiqu'il arrive, la parole passe d'être étrangère au corps. Aussi se déjoue-t-elle de son anatomie, et le refonde en vers et contre eux tous. »

Je continue ma percée du néant, à frayer un passage à travers mon corps où l'on me cherche depuis le début de m'appeler Eddie, sans que je puisse répondre présent, puisqu'on ne me demande rien en particulier, sinon que j'acquiesce à l'usurpation de mon désir. Que je paraisse bien dressé, désirable. Qu'on puisse me couper la parole, deviner mes pensées, les devancer, me prendre de court, m'ennuyer. Heureusement, je viens après la mort et ne peux rester en place. Pas possible d'anéantir la parole : on a beau crucifier, exterminer, on n'a de prise que sur les corps. De ces tentatives, la parole porte la trace : rares sont ceux qui s'en souviennent assez pour en tirer les conséquences. Celui qui fait des manières, on le remplacera par un autre qui se taira et fera semblant de vivre, de parler, de mourir. Alors quoi ? Je fonce au lieu-dit sombre et creuse mon corps de l'intérieur, le pousse à l'écart pour le libérer des sentences mortifères. Pour n'être plus tenté de m'imaginer être ce qu'on dit de moi, je tourne le dos à mes dissemblables et leur offre mon visage, bien de face, aux traits secrets qui désarçonnent. Je ne suis plus asservi à n'importe qui, mais m'offre au service du monde. Voyez la serveuse du *Bar des Folies-Bergères*, d'Edouard Manet, tournant le dos au miroir où se reflètent la foule des clients amusés. Elle se penche sur le monde du fond de sa solitude, qui la fait paraître

en retrait. On la remarque à peine, mais elle est belle et bien là, quelque part dans l'affairement et l'agitation, indemne. Elle a su garder la flamme allumée.

Mon corps s'enrobe de sa fugue miraculeuse, et éclate de mille couleurs. Je tourne le dos au miroir accablant où se mêlent et bêlent les Partisans du Moindre Effort, dont certains me décernent déjà, sans l'entendre, le prix Nobel.

Je débouche sur le seuil d'un Château Brillant, au milieu de nulle part. L'alien me salue. « Je vois que vous avez trouvé l'accès au Temps grâce à *Ma tête en liberté*. » Effectivement, j'ai ce livre à la main, annoté du début à la fin. Jusqu'ici, je n'avais jamais rien su lire : j'écoulais les stocks de la capitulation littéraire. J'évacuais les mots comme on me l'avait appris à l'école, par réflexe, et j'attendais d'être transposé dans divers récits où je ne me reconnaissais guère, mais où tout paraissait aller de soi. J'étais paumé par ces livres non-écrits qui donnent seulement l'impression de lire. Or, ce livre-ci forme un manuel de guérilla. « Son texte va te désorienter, lecteur. Pourtant si tu es libre – vraiment libre – il s'adresse à toi. » Il ne participe pas de la consommation généralisée. Impossible de le dévorer puis de passer au suivant : il n'a pas d'équivalent. Impossible de le lire pour faire passer le temps, puisqu'il ne vise pas à occuper le lecteur qui sent en lui un vide où rien ne résonne que l'attente d'un comble – qui ne le ferait sans doute même pas rire s'il se produisait ! Comblé, il s'abîmerait encore plus dans l'insolence et jurerait comme un charretier. Non, cette *tête*, seul un lecteur bienveillant, ou plutôt féroce, peut la lire. Elle n'a de cesse de se reprendre. Quand elle semble arriver au bout d'elle-même, en vérité

elle se rejoint sans coïncider avec ce qu'elle était au départ. Par ce défaut d'ajustement, elle s'enfonce en elle-même en spirale et se délivre en criant non pas « au suivant » mais « ENCORE ! » Elle parle une langue assez peu ordinaire pour qu'il faille lui prêter attention si l'on désire l'entendre correctement. Impossible de faire l'économie de ce livre. Il m'a appris le délire, ainsi qu'à circuler librement dans les couloirs du Château Brillant. Il y a de nombreuses portes gravées de noms en lettres d'or : A. Artaud, F. Kafka, Stendhal, L.F. Céline, Ph. Sollers, M. Heidegger, S. Freud, Y. Haenel, S. Zagdanski, C. de Troyes, par exemple. Et puis au fond d'une impasse, l'alien énonce : « Entends par la formule *faire le vide* : suspendre en soi le monde des autres et s'installer dans la déconnexion – le Non-agencement radical. »

Cette phrase me propulse sur une coquille de noix (le fruit, pas la métaphore), que je dirige comme une gondole. Je pense tout bas pour ne pas que mes paroles soient emportées par la Tempête du Manque qui soulève par vagues entières les flots du Temps sur lesquels je navigue tant bien que mal. Je suis tout ouïe – donc impossible de m'étouffer s'il doit m'arriver de boire la tasse. Des traits vivaces parcourent le bois de ma rame blanche, pulsent une lumière qui la redessine en permanence. Je maintiens la coquille de noix devant cet immense écu héraldique, frappé à l'effigie de Chateaubriand, les cheveux dans le vent. Je suis suspendu à sa méditation de ce qui arrive. L'événement me questionne. Tout d'abord, je ne pense à rien de précis, et la coquille craque, menace de chavirer, de suivre le cours impétueux du Fleuve. Mon bonnet de marin tombe

sur la coque plissée, je sens venir la nausée du mal de mer. Je tiens bon dans la rupture, et remets le bonnet sur ma tête – tout de suite, je me sens mieux, prêt pour le casse du siècle.

Le bonnet me permet de naviguer avec aisance dans le temps.

Lire ici les livres de Chateaubriand ne m'avancerait à rien. Ce serait même parfaitement incongru et stupide – suicidaire. Je ne dois pas jeter l'ancre ; je suis déjà suspendu. Ne pas en faire trop, au risque de couvrir ce qui arrive dans la tempête. Plus simplement, cela parle de soi-même. J'associe Chateaubriand aux *Mémoires d'outre-tombe*, et je pense ensuite au sauvetage d'une parole en extinction, noyée. Un mort familial qui tourbillonnerait au fond, et ravagerait l'esprit des survivants ? Il s'agit d'un piège. Je ne dois pas me retourner sur le cadavre. Ça vient de beaucoup plus loin. Mon nom. Desnoyers. En sortir : reprendre le fil de ce qui s'est dit jusque là, afin de me détacher de toute emprise historique, tout en m'inscrivant dans l'histoire de la manière la plus extrême : celle à laquelle jamais personne n'avait pensé. Ainsi trouverai-je l'articulation de ma voix.

Ça y est, l'écu s'enfonce et me laisse pénétrer dans un réduit, de l'autre côté du Fleuve. « Il gagnera de l'espace avec le temps, mais se réduira à un moindre détail pour les autres. Comme Alice au Pays des Merveilles, sans la bonne potion, ils ne croiront pas pouvoir y passer, et même si l'étiquette n'indique pas le mot « poison », ils craindront que ce n'en soit un, et préféreront se noyer dans leurs larmes. — Ce point est mon espace propre à l'inutile ? Ça

prête à rire ! Il faut ramer pour en trouver le secret. — Mais vous êtes un orfèvre et savez que désirer forge. Sur ce prie-Dieu, vous pourrez élaborer des merveilles. — Ecoutez l'inscription sur ce bol de noix : *Je m'ouvre au fin mot*. Chacune d'elles m'empêchera de me noyer dans le changement de dimensions. Le bonnet et les rames de papiers me permettront de tenir la barre. Et l'écu de Chateaubriand... — Oui ? — Me ramène à la question primordiale de votre ouvrage : *Comment écrire sa tête ?* Comment n'être plus que la faille décomplétée qui ne se gave plus de timides et vaines paroles, mais qui défraye la chronique par son corps intime et intimidant, ouvert à la parole, qu'il peut désormais tenir. — Tu es là dans la littérature la plus littéraire, mais aussi dans la découverte d'une nouvelle logique. — Avant moi, rien que la parole attestant l'opération du saint esprit. Voyez ces objets sur la table ? Ils me permettront de recalculer à partir du nombre d'or les rapports de mon corps avec la parole. Jusqu'ici je languissais, maintenant je saisis les productions de mon désir, et puis réaliser mes rêves, sans désespérer de les voir advenir tel que je l'imagine. »

Kafka frappe à ma porte et me dit : « Sous le rapport de ce qui te convient le mieux, tu ne sais rien de toi-même. »

Sébastien Lecassenox